

Le temps des chemises vertes. Révoltes paysannes et fascisme rural, 1929-1939 [Robert Paxton]

Autor(en): **Van Dongen, Luc**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **47 (1997)**

Heft 3: **Archivistik in der Schweiz = L'archivistique en Suisse**

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

kumentenanhang, der u.a. eine Synopse der verschiedenen Textfassungen (die allerdings nicht wirklich interpretiert werden) enthält, rundet diesen Band ab.

Es gibt daher nur wenig Kritik anzubringen. Die Überlegungen zur Verantwortung der Intellektuellen im Krieg hinterlassen einen nicht völlig befriedigenden Eindruck, zumal die tieferen Ursachen für die intellektuellen Entgleisungen des Weltkriegs allzu leichtfertig ins Reich des Irrationalen verlegt werden. Die Versuchung, Wissenschaft zur Sinnstiftung zu benutzen, weist wohl weniger auf Rückfälle in die Irrationalität, als vielmehr auf die immanenten Grenzen und Widersprüchlichkeiten des rationalen Denkens selbst hin. Der Teil II über die «Anfänge amtlicher Propagandaorganisation im Herbst 1914» schliesslich wirkt etwas beliebig angehängt und endet mitten in der Erzählung, ohne die Andeutung eines Fazits, wodurch der Eindruck entsteht, es sei als blosser Lückenfüller hinzugenommen worden.

Diese Einschränkungen ändern jedoch nichts an der Tatsache, dass vorliegender Band, seinem bescheidenen äusseren Erscheinungsbild zum Trotz, ein gewichtiger Beitrag zur Kultur- und Mentalitätsgeschichte des Weltkrieges ist.

Christoph Jahr, Berlin

Robert Paxton: *Le temps des chemises vertes. Révoltes paysannes et fascisme rural, 1929–1939*. Paris, Seuil, 1996, 312 p.

Après avoir étudié il y a près d'un quart de siècle *La France de Vichy* dans un ouvrage devenu célèbre, l'historien américain Robert O. Paxton, qui enseigne actuellement l'histoire de l'Europe contemporaine à Columbia University (New York), remonte en quelque sorte aux sources du régime mis en place par le maréchal Pétain. Pour objet de son étude, Paxton a choisi la «grande figure de la contestation paysanne dans les années 30», Henry Dorgères (1897–1985). Mais au-delà de Dorgères et du dorgérisme, c'est toute la société paysanne de l'entre-deux-guerres qui est examinée, dans une approche qui combine avec beaucoup de maîtrise le politique, le social, l'économique, le culturel et l'anthropologie historique. A l'origine de la recherche, il y a la volonté de cerner «les potentialités et les limites d'un fascisme français dans les années 30» (p. 16). En effet, tandis que les fascismes italien et allemand ont reçu à leurs débuts un appui décisif des campagnes, il pouvait être tentant de combler une mystérieuse lacune historiographique en analysant le cas français. On rouvre du même coup le débat, si controversé depuis les travaux de Zeev Sternhell, sur l'existence ou non d'un fascisme indigène français. Ayant rencontré de grandes difficultés à trouver des sources, l'auteur en a tiré une première conclusion et un postulat méthodologique: le dorgérisme n'est pas une organisation structurée mais plutôt une «compulsion de rébellion et d'autodéfense de paysans en colère» (p. 20); au lieu de se focaliser sur ses organes et son programme, son étude devrait donc s'attacher aux actions concrètes. D'ailleurs, nous dit Paxton – en quoi il exprime l'avis de nombreux historiens –, le fascisme doit davantage se comprendre comme une pratique que comme une théorie.

Avant d'entraîner son lecteur dans le dorgérisme à proprement parler, Paxton dresse un tableau de ce qu'il nomme «la triple crise de la paysannerie française» de 1929 à 1939. Il s'agit d'abord de la grande dépression, qui se caractérise essentiellement par la chute des prix agricoles, affectant peu à peu tous les produits agricoles (blé, vin, viande, etc.) – bien que différemment selon les secteurs. Avec les nouveaux coûts engendrés par l'accroissement des prélèvements fiscaux, les assurances sociales pour les journaliers, puis la semaine de 40 heures pour les ouvriers agricoles, une partie du monde paysan se sentira toujours plus injustement exploitée par les villes. D'où un

rejet croissant de la démocratie et du système républicain. La seconde dimension de la crise est l'extinction du mode de vie paysan. Dans des pages très pénétrantes, Paxton décrit les effets sociaux et humains du renversement démographique à l'œuvre dans la société française (en 1931, le nombre des citadins dépasse pour la première fois celui des ruraux) et de l'exode rural. La haine paysanne se tourne alors contre les instituteurs de villages, les fonctionnaires et les syndicats d'ouvriers agricoles. Troisième crise, celle de la représentation paysanne. Le parlement, l'administration et les syndicats agricoles, censés défendre les paysans, ne satisfont plus tout le monde. Il en va de même des innombrables structures qui forment le réseau de sociabilité des campagnes. De nombreux paysans ont le sentiment d'être les laissés-pour-compte de la République.

Tous ces facteurs expliquent en partie l'émergence dans les campagnes d'un mouvement d'extrême-droite, préconisant l'action directe: le *Comité central de défense paysanne* de Dorgères. Le mouvement, qui revendique trompeusement 35 000 adhérents au début de 1935, 140 000 en automne, 300 000 en 1937, 550 000 en 1939, peut s'appuyer dès l'été 1935 sur ses jeunes brigades d'action, les Chemises vertes (au nombre de 10 000 à ce moment), ainsi que sur plusieurs titres de presse (*Le Progrès agricole de l'Ouest*, *Le Paysan du Centre-Ouest*, *Le Cri du sol*, *La Voix du paysan*, *Haut les fourches!*). Recrutant non pas chez les petits paysans pratiquant une culture de subsistance à l'ancienne, mais chez les petits producteurs faiblement organisés et dépendant d'une seule récolte, le dorgérisme est surtout présent dans le Nord et l'Ouest de la France, régions pourtant étrangères aux révoltes paysannes de l'Ancien Régime. Aussi, loin d'être «un dernier spasme désespéré des paysans les plus pauvres et les plus rétrogrades» (p. 273), et plutôt qu'un avatar contemporain des «jacqueries ancestrales», il est une forme nouvelle de contestation, qui enrôle des agriculteurs modernes et désarmés face à la crise.

Après avoir retracé l'ascension sociale de Dorgères, qui le conduit de son milieu d'origine fort modeste (son père était boucher) sur les bancs de l'Université (études de droit) et dans l'orbite de *L'Action française*, Paxton en arrive au cœur de son étude, à savoir le dorgérisme en action. Cinq différents types d'intervention politique sont alors analysés: les réunions publiques des jours de marché, les campagnes actives contre l'Etat, les actions des «volontaires de la moisson» pour briser les grèves d'ouvriers agricoles, celles contre les grèves de l'industrie alimentaire, et enfin les tentatives des Chemises vertes pour faire pression sur les gros acheteurs de produits agricoles. C'est tout une geste paysanne que nous décrit l'auteur, avec une précision et une rigueur qui font penser au *Carnaval de Romans* d'Emmanuel Le Roy Ladurie, dont le père est d'ailleurs un des principaux notables ruraux évoqués dans *Le temps des Chemises vertes*. Le dorgérisme apparaît alors pour ce qu'il est fondamentalement: un mouvement musclé, qui se conçoit comme le pendant paysan du mouvement ouvrier, et qui cherche à faire valoir son «économie morale». En effet, si l'économie morale urbaine est avant tout une politique de baisse des prix des produits agricoles à l'avantage des consommateurs citadins, l'économie morale rurale est une conception entièrement et exclusivement tournée vers la satisfaction des intérêts des producteurs. Outre les intérêts matériels bien compris, les dorgéristes tentent également de promouvoir une morale paysanne (harmonie naturelle, vitalité démographique, patriotisme, endurance, austérité, entraide, qui s'opposent aux mœurs «décadentes» des villes, à leur individualisme et à leurs conflits de classes), qu'ils croient supérieure aux autres et capable de régénérer la société tout entière. Par ailleurs, on revalorise la dignité paysanne si durement touchée par la Grande Guerre qui avait ravagé le monde paysan (le fameux «impôt du sang»).

Politiquement, Dorgères et ses amis subissent l'attrait des régimes fascistes européens et aspirent à un régime autoritaire, corporatiste, protectionniste, nataliste et antisémite, avec comme épine dorsale l'exploitation familiale et le principe de l'autonomie paysanne; autant d'idéaux qui se retrouveront partiellement réalisés par le régime de Vichy, dont Dorgères sera non seulement un fervent partisan mais également un des indéfectibles exécutants, en dépit de son impuissance à obtenir un poste conforme à ses ambitions (même membre du Conseil national puis l'un des neuf directeurs généraux de la Corporation paysanne créée le 2 décembre 1940, Dorgères n'exercera qu'une influence limitée sur la politique vichyssoise). Avec le Front populaire et les grèves d'ouvriers agricoles en 1936–1937, le dorgérisme cherche à se profiler comme le meilleur rempart contre le communisme. Faire reculer les Rouges devient alors une priorité, car la gauche est considérée comme responsable de tous les maux de la paysannerie. Vis-à-vis de l'Etat, Dorgères adopte une attitude ambiguë: d'un côté il réclame sa protection, d'un autre côté il refuse son ingérence.

L'ouvrage montre pourquoi les élites rurales ont parfois recouru aux services de Dorgères. Il met également au jour la variété des organisations paysannes traditionnelles, telle la puissante et conservatrice *Union centrale des syndicats agricoles* (UCSA) de Jacques Le Roy Ladurie. Il détaille aussi par le menu les formes du combat dorgériste, des meetings fiévreux jusqu'aux opérations violentes à titre de représailles ou de provocation. Deux questions viennent alors à l'esprit: le dorgérisme était-il un fascisme et pourquoi ce mouvement a-t-il finalement échoué?

Ouvrément fasciste jusqu'en 1934, Dorgères était bien trop nationaliste pour s'aligner servilement derrière des modèles étrangers. De plus, le fascisme italien et plus encore le national-socialisme allemand – sans parler de son antigermanisme hérité de la guerre de 14–18 – étaient trop étatiques à son goût. Face au Portugal de Salazar et à l'Espagne de Franco, Dorgères émettait des réserves. Il n'empêche que le dorgérisme se situait bien dans le «champ magnétique du fascisme», en raison des idées qu'il défendait, mais avant tout par sa *praxis* politique (chemises vertes, insignes, slogans, serments, décorum, théâtralité) et ses valeurs (exaltation de la force, appels à l'action, au sacrifice, à l'héroïsme, goût de l'humiliation de l'adversaire). Mais contrairement aux autres chefs fascistes des années 30, Dorgères resta cantonné à la défense des classes paysannes. En tenant compte de toutes les différences avec les fascismes étrangers, l'auteur parvient à la conclusion que Dorgères était «du côté de l'autoritarisme par sa conception d'une société organique, et du côté du fascisme par sa glorification de l'action, l'uniforme de ses jeunes gars, son culte du chef» (p. 257). Et, «en dépit de son fascisme incomplet, Dorgères aura été le dirigeant paysan français qui a été le plus près d'occuper la niche d'un «fascisme rural français»» (p. 259).

Si le dorgérisme fut condamné au déclin à partir de 1937, ce n'est pas, comme on le croit souvent en France, parce que ce pays était allergique au virus fasciste, mais pour des raisons plus profondes: la capacité de résistance de l'Etat, la relative étroitesse de l'espace politique disponible, le pouvoir des notables dans les campagnes, la solidité des organisations paysannes existantes, la moindre gravité de la crise économique en France, la meilleure santé des mécanismes institutionnels français et le manque d'envergure nationale du dorgérisme. En fait, Dorgères ne sut pas se rendre indispensable aux élites conservatrices françaises qui, après l'avoir un temps courti, purent se passer de lui. L'étude confirme la spécificité française des années 30: un régime solide et de puissantes élites rurales. Elle confirme également la nature du régime de Vichy à ses débuts: plutôt autoritaro-cléricale que fasciste.

Les dernières pages du livre n'hésitent pas à plonger au cœur des problèmes actuels

de la paysannerie. Paxton y esquisse les mutations de l'identité paysanne et des politiques agricoles. Aujourd'hui, la condition paysanne s'apparente de plus en plus à celle du citadin et l'agriculture de subsistance s'est transformée en agriculture d'exportation. Dans une conclusion «écologiste» à laquelle rien ne préparait le lecteur, Paxton dénonce les mythes de la «nation paysanne»: notamment la croyance que l'identité de la France est inséparable de sa paysannerie, et la peur de la désertification des terres, qui conduisent à une «course à la grandeur agricole», engendrant excédents alimentaires et atteintes à la nature. L'auteur termine par une profession de foi qui invite ses contemporains à «accepter les impératifs économiques et de protection de l'environnement d'une agriculture du XXI^e siècle» (p. 302). Avec la fin qui met l'accent sur l'actualité de la question paysanne, on s'aperçoit que cette dernière est également le véritable sujet du *Temps des Chemises vertes*. Dommage néanmoins que ne soit pas mis en perspective un autre problème d'actualité, le «néo-fascisme» et la recrudescence des mouvements d'extrême-droite.

L'ouvrage demeure d'une grande richesse et abonde en observations très fines, comme par exemple lorsqu'il décrit les contraintes et les spécificités sociales de la lutte paysanne. Rédigé dans un style direct et dépassionné, ce livre me semble également constituer une belle démonstration d'honnêteté intellectuelle.

Luc Van Dongen, Genève

Vladislav Zubok, Constantine Pleshakov: **Inside the Kremlin's Cold War. From Stalin to Khrushchev.** Cambridge/London, Harvard University Press, 1996. 346 S., 15 Abb.

Die Flut von Publikationen zu Teilaspekten des Kalten Krieges, hinzuweisen ist etwa auf die bedeutsamen Veröffentlichungen im Rahmen des «Cold War International History Project», hat eine Synthese der Geschichte der Ursprünge des Ost-West-Konfliktes keineswegs erleichtert. Der Gesamtkontext gerät, angesichts der Freude über das jeweils neu erschlossene Quellenmaterial und der Notwendigkeit der Arbeitsteilung verständlicherweise, oft aus dem Blickfeld der Forscher. Am nächsten an einen umfassenden Überblick über die Anfangsphase des Kalten Krieges kam in den letzten Jahren allenfalls Melvyn Leffler mit seinem monumentalen Werk «A Preponderance of Power» heran¹. Doch auch Leffler bekannte, dass er, aufgrund der Quellenlage, in seiner Arbeit ein wesentliches Element vernachlässigen musste, nämlich die Motive und Ziele der sowjetischen Führung.

Die beiden russischen Historiker Vladislav Zubok und Constantine Pleshakov haben sich vorgenommen, diese Lücke zu schliessen und die Geschichte des Kalten Krieges aus der Sicht der Männer im Kreml zu schreiben. In der Einleitung geben sie zu verstehen, ihr Buch sei «unique not only in its scope and focus but also in its content, style, and approach» (S. xii). Als Quellen dienten Zubok und Pleshakov unter anderem bisher geheime Dokumente des KGB, des Aussenministeriums und des Politbüros sowie persönliche Interviews.

In acht Kapiteln beleuchten die beiden Historiker die sowjetische Politik zwischen dem Zweiten Weltkrieg und der Mitte der sechziger Jahre. Die Studie ist einem klassisch intentionalistischen Ansatz verpflichtet, was sich nicht zuletzt daran zeigt, dass die Kapitel jeweils einem sowjetischen Protagonisten gewidmet sind (Kapitel 1/2: Sta-

¹ Melvyn P. Leffler: *A Preponderance of Power. National Security, the Truman Administration, and the Cold War*, Stanford 1992.